

# Des auteurs des livres

Autor(en): **Z'Graggen, Yvette**

Objektyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **19 (1989)**

Heft 5

PDF erstellt am: **22.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

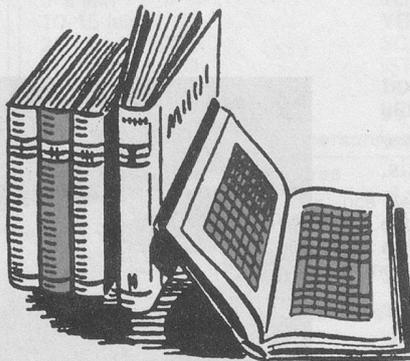
## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



YVETTE Z'GRAGGEN

## DES AUTEURS DES LIVRES



Georges Haldas

### Le grand arbre de l'homme

choix de chroniques

Editions

Le temps qu'il fait,  
Cognac

Il y a longtemps que je connais Georges Haldas. En 1949, nous avons travaillé tous deux aux Rencontres internationales de Genève et, deux ans plus tard, nous nous sommes retrouvés à Venise, à la Société européenne de culture. Haldas était alors un jeune poète de trente-deux ans, auteur de deux recueils et cofondateur de la revue «Rencontre».

A Venise, au cours des promenades que nous avons faites ensemble, de nos conversations aussi, autour d'un verre de vin, dans un de ces cafés oubliés des touristes qu'il savait si bien dénicher, j'ai remarqué à quel point sa perception de la réalité était riche, fertile. La Venise qu'il aimait et dont il me parlait avec passion était bien plus chargée de vie que la ville que je voyais moi-même.

C'étaient surtout les spectacles quotidiens qui le fascinaient: le marché aux poissons au petit matin, les cours emplies de chats et de statues, une pelure d'orange glissant lentement sur l'eau glauque d'un canal, une «calée» sans issue... Tout cela renvoyant, je le pressentais, à bien autre chose qu'au pittoresque, à l'anecdote.

Au cours des années, je n'ai jamais perdu Haldas de vue. Surtout, j'ai lu

chacun de ses livres: encore neuf recueils de poèmes et dix-neuf chroniques (sans parler des essais, des traductions, des scénarios de films). J'ai découvert ainsi un écrivain qui ne ressemblait à aucun autre, indifférent au tapage médiatique, et qui poursuivait avec une fidélité têtue une entreprise singulière: écrire pour «repérer dans l'épaisseur même, mortelle, de nos journées, le miracle sous la grisaille; l'éternité dans l'instant qui passe; la relation secrète sous la discontinuité; sous la mutilation le corps entier...»

De cette entreprise, le choix de chroniques proposé par les Editions *Le temps qu'il fait* rend admirablement compte. Les commentaires de Patrick Cloux sont à la fois enthousiastes et lucides.

On ne pourrait rêver meilleure introduction à l'œuvre de Georges Haldas. J'étais en train de lire cet ouvrage lorsque la maladie, puis la mort ont frappé ma mère. Mon premier mouvement a été de le mettre de côté pour le reprendre plus tard. Pourtant, j'ai continué ma lecture et je me suis aperçue bien vite que ces pages m'apportaient un véritable réconfort. Elles me parlaient de la vie et de la mort, de l'enfance, des êtres que l'on aime, de ces «minutes heureuses» où l'on se sent soudain, sans comprendre pourquoi, mystérieusement relié au monde intemporel, à cet «Autre en nous», pour reprendre une expression chère à Haldas. «Je voudrais retrouver, écrit-il, un langage très doux et

très ancien pour dire les jours de pluie; l'automne qui revient; les années qui passent. Un langage simple, absolument, et familier. Dans lequel, cependant, se marquerait la solennité de toute vie. A la mort liée. La permanente énigme. Un langage précis et calme, pour dire aussi, comme il convient, le prix des choses, de chaque chose. Le prix des moments, de chaque moment. Celui enfin des êtres, de chaque être.»

Ce langage, justement, il l'a trouvé. Comme peu d'écrivains ont su le faire. C'est ce qui le rend nourricier, fraternel, c'est ce qui fait que, face à la couleur, ses livres aident à vivre.

Christiane Wist

### Ils ont bâti la ville

(Genève 1920-1940)

Editions

Collège du Travail

Cet ouvrage, lui aussi, nous parle des «choses de la vie». D'une manière qui nous touche, puisque Christiane Wist donne la

parole aux ouvriers et aux artisans qui ont travaillé à la construction de Genève entre les deux guerres. Comme le note dans sa belle préface Jacques Robert, secrétaire de la FOBB à Genève, il s'agit de réparer une injustice puisque l'histoire retient les noms des souverains qui commanditent les constructions, parfois des architectes, mais «oublie ceux qui donnent leur immense savoir-faire, ceux qui souffrent sur les chantiers, ceux qui aiment édifier, ceux auxquels appartient la joie de bâtir, la fierté d'embellir, ceux qui parlent vrai lorsqu'ils disent: j'ai construit!»

Ils appartiennent à différents corps de métier, les travailleurs que Christiane Wist a interrogés et dont elle transcrit les récits en respectant les richesses de leur langage. Tous, ils font revivre pour nous les joies et les soucis de leur longue vie, leurs luttes pour plus de justice sociale et, à travers leurs souvenirs, c'est toute une période tourmentée qui resurgit sur fond de crise économique et de montée du fascisme.

Illustré de 20 dessins à la plume de A. Quinche, ce livre est plus qu'un témoignage: un morceau d'histoire vivante.

Y. Z'G.